N.° 953

GRAND CONSEIL

SECRET

TENU NOUVELLEMENT A ROME

Par le Pape & un nombre considérable d'ariſtocrates français, pour renverſer la nouvelle Conſtitution, & parvenir à une contre-révolution certaine, découvert par le ſieur Bourlais, *ci-devant Secrétaire de M. le Duc de V......, bon Patriote, nouvellement arrivé d'Italie à Marſeille, qui le rend aujourd'hui public à la Nation.*

L'Ariſtocrate en vain nous montre ſa fureur,
Nous le vaincrons toujours par notre grande ardeur.

LE Ciel étoit calme & ſerein, les eaux de la mer reflèchiſſoient ſans le moindre mouvement le

A

brillant azur de l'horiſon. Les vents retenoient ſi fort leur haleine, qu'on auroit dit que le zéphir ne reſpiroit plus. C'étoit pourtant alors dans la ſaiſon où Borée a coutume de déployer toute ſa fureur. Je m'embarquai à Marſeille pour me rendre à Rome: mon ſort étoit uni en qualité de ſecrétaire à un de ces êtres qui, ayant démérité de leur Patrie, ſont obligés de promener dans des pays lointains leur perſonne coupable, pour ſouſtraire leur tête à la juſtice vengereſſe des peuples dont ils ont ſuccé la ſubſtance. A ce portrait on connoît aiſément qu'il s'agit ici d'un ariſtocrate. Tel étoit celui dont je fais mention. J'étois bien éloigné de le ſoupçonner, quand il me dit qu'il s'appelloit le Comte T...., patriote aſſez connu par ſon dévouement aux intérêts de la Nation. Ce ne fut qu'en pleine mer, le troiſieme jour de notre navigation, que cet homme m'apprit ſon véritable nom, & que s'ouvrant à moi ſur ſes deſſeins coupables, il me dit qu'il alloit à Rome pour tâcher d'opérer une contre-révolution. Il avoit, me dit-il, des ordres ſecrets pour mettre dans ſes intérêts le Pape, qui devoit fournir de l'argent: le Roi de Naples devoit à cet effet former une union avec les Républiques de Veniſe, de Gênes & le Roi de Sardaigne. Le Roi de Hongrie devoit être chef de l'entrepriſe, & ſe mettre à la tête de l'armée des confédérés. Il me parla enſuite de pluſieurs autres projets, non moins atroces les uns que les autres; il eut même la barbarie de m'avouer que jamais jour ne ſeroit auſſi beau pour lui que celui où la France réduite au pillage, ſeroit contrainte à demander merci. Chaque expreſſion de ce méchant homme, étoit pour moi un coup de poignard, la fureur me montoit au front; mais je fis réflexion, que de témoigner mon indignation c'étoit trahir ma Patrie; je pris donc le parti de me taire

pour la servir plus à propos. J'affectai d'entrer dans ses vues, pour mieux mériter sa confiance. Je ne fus point trompé dans mon attente, il me l'accorda au point de n'avoir rien de caché pour moi

Les mesures qu'on devoit prendre paroissoient bien concertées & très propres à amener les ennemis du bien public au gré de leurs desirs; mais comme si la Providence qui se joue des desseins des méchans eût voulu anéantir ceux de l'aristocratie & son coupable suppot, elle suscita une tempête qui devoit abîmer ce traitre à la Patrie & ensevelir dans les flots tous les infortunés qui étoient dans le navire.

Le cinquieme jour de notre navigation, lorsque nous étions entre la Corse & la Sardaigne, au moment même où le soleil dardoit ses rayons avec plus de force, on vit s'élever du côté du couchant un petit nuage noir, semblable à la fumée d'une fournaise; il grossissoit à vue d'œil, & déjà par son approche vers le Septentrion, il présageoit un orage. Le Capitaine, qui le prévoyoit d'un air tranquile, ordonna de plier les voiles & de faire des ris. L'Équipage n'eut pas plutôt exécuté ce commandement, qu'on entendit un vent furieux faire mugir les ondes & raisonner dans l'air des gémissemens affreux, semblables à ceux que pousserent *les aristocrates, quand on s'empara de la Bastille, & qu'on la rasa jusqu'à ses fondemens; ou bien à ceux que fit entendre l'aristocratie vermineuse de Marseille, quand on coupa la tête au Major Beausset.* A la noirceur de ce nuage & aux bruits affreux qui en sortoient, nous crûmes que c'étoient les mânes des ennemis de la révolution qui avoient péri victimes de leurs crimes, qui avoient été invoquer au Tartare Mnemosine, Déesse de la vengeance, & que sous son escorte, ils alloient abîmer ceux qu'ils appellent leurs ennemis, ou qu'ils alloient en Italie gagner des créatures à prix d'argent,

ce qui ne leur eût pas été difficile, parce que les gens de cette région ont l'ame fort venale. Quoi qu'il en soit, l'horison se couvroit entièrement de nuages, la foudre grondoit sur nos têtes, elle tomba même à côté de nous. La nuit survint & redoubla l'horreur de ce spectacle effrayant. Nous n'avions d'autre clarté que celle des éclairs qui nous éblouissoient la vue. Les vents qui nous étoient contraires, étoient devenus si forts, qu'il n'étoit presque plus possible de résister à leur impétuosité; nous étions assez éloignés de la terre, & nous faisions une route contraire; toute notre ressource étoit en la Providence : nous attendions à chaque instant la vague fatale qui devoit nous engloutir au fond des eaux. Cependant notre Capitaine qui étoit toujours attentif à ce qui se passoit dans les airs, fit un cri d'admiration : nous sommes sauvés! nous dit-il avec transport; voyez-vous cette étoile, la seule qui se fait entrevoir à travers les nuages, & qui donne une clarté si salutaire, c'est l'étoile bienfaisante de la constitution des Français? Suivons-la, elle dirigera notre marche & nous conduira à bon port. A ce signe certain du bonheur de la Nation, chacun de nous tressaillit de joie, hormis l'aristocrate, qui, de dépit, grinça des dents. Un vent frais succéda bientôt à celui que nous venions d'essuyer & nous conduisit en poupe. Nous suivîmes toujours la direction de l'étoile, qui se fit voir jusqu'au lendemain à huit heures. A midi nous entrâmes au port de Civitavechia, & le lendemain je me rendis à Rome avec le.... On eût dit que le nuage qui nous avoit causé une tempête avoit déchargé en cette Ville une légion d'aristocrates, car il y en avoit bien au-moins trois mille de réfugiés. J'assistai ce soir là même à un souper où étoient soixante des principaux, parmi lesquels on distinguoit par leur fureur, le Duc de Polignac; son épouse; le Duc de Fits-

James ; le Prince de Lambesc, l'amant de la Polignac ; le Duc de la V..... ; le Marquis de Mions, ancien premier Président à la Cour des Monnoies de Lyon ; le Chevalier de Lorimieu, & nombre d'autres dont les noms occuperoient ici trop d'espace. Lorsque ces viles créatures eurent la tête échauffée par la boisson ou les liqueurs, ils tinrent les propos les plus injurieux contre le Tiers-Etat. La Polignac poussa la barbarie jusqu'à dire que la liqueur la plus délicieuse qu'on pourroit lui présenter à boire, seroit une coupe du sang de tous les scélerats qui avoient pris la bastille & coupé la tête aux Foulon, Bertier & Flesselles, qu'elle dit être d'honnêtes gens, & qu'elle eût bien mieux fait d'appeller des vrais frippons. Ils jurerent entr'eux la perte de la Constitution, & de poursuivre jusqu'à la mort nos augustes Représentans, tels que le Comte de Mirabeau, Barnave, Sieyes, &c. Ils me firent promettre ensuite que je ne trahirois point leur secret, & un d'eux élevant la voix : s'il étoit capable, dit-il, de le réveler, cette épée (montrant la sienne) le poursuivroit jusqu'à la mort. O nuit, de quels horribles complots ne fus-tu pas témoin ! L'un proposoit le poison, comme un moyen prompt & destructeur ; l'autre l'accaparement des grains pour faire naître la disette ; celui-ci de répandre l'argent pour se faire des créatures en assez grand nombre pour balancer les forces du Tiers-Etat & renverser ses projets ; un autre d'empoisonner les rivieres, pour engendrer la mortalité ; celui-là de gagner les troupes de ligne à force de largesses, pour leur faire égorger les peuples & les Officiers Municipaux ; un autre, de tenter de séduire ceux ci, pour leur faire trahir les intérêts du peuple & servir ceux de la noblesse & du Clergé, qui sont étroitement liés l'un à l'autre. Un d'eux enfin opina pour qu'il ne fut point pris de moyens trop violens : il faut tout attendre du

temps, s'écria-t-il ! rendre les denrées chères, ôter la vigueur au Commerce, & propager parmi l'artisan la misere autant qu'on pourra. Que ce moyen paroissoit le plus sûr pour renverser la constitution, parce que le Peuple n'entrevoyant que dans l'éloignement le terme de sa misere, tendroit les bras à l'Aristocrate, qui, attentif à tous les mouvemens, saisiroit à propos le moment favorable pour agir. Combien ne forma-t-on point encore d'autres projets dignes des esprits infernaux ? Projets que l'Aristocratie n'a rien négligé pour mettre à exécution, mais que l'Etoile protectrice de la révolution a fait rentrer dans le néant. Français, sans cette influence céleste vous auriez succombé sous tant de tentatives sinistres, & peut-être regretteriez-vous aujourd'hui vos foyers, vos femmes & vos enfans. Seriez-vous maintenant rassurés contre toutes les tentations futures, parce que vous avez jusqu'ici résisté à la fureur aristocratique ? Ecoutez-moi & je vous répondrai, ô mes Concitoyens, ce que vous ignorez ? Auriez-vous cru que le Pape qui se dit le représentant du Très-Haut, voulût se mêler des affaires d'ici bas, au lieu de ne s'occuper que du salut public & pacifier les troubles de la terre à qui il doit l'exemple de la modération & de la sagesse ? Eh bien ! le Pape, dis-je, vient aidé des conseils de toutes les Eminences, Révérences & Excellences de sa Cour, de former un plan de contre-révolution qui contient la noire politique romaine, qui enchérit sur celle de Machiavel & d'Alberoni. Lorsque dernierement, le Duc de.... Aristocrate des plus zélés pour l'ancien régime, fut consulter ce Pontife sur ce qu'il y avoit à faire dans les conjectures où se trouve la Noblesse, on lui répondit de repasser dans huit jours; tems

qui fut jugé néceſſaire pour mûrir la trame qu'il vouloit ourdir. Le Duc..... s'y rendit à point nommé. L'heureux Apôtre prenant la parole, commença par l'apoſtropher ainſi : -- *ſiate tuti minchioni & pazzi gli Franceſi. Les Français ſont tous fous & imbéciles* (en quoi ſa béatitude ſe trompoit très-lourdement ; qu'il me ſoit permis de le lui obſerver, & de dire que ſon infaillibilité prétendue fut en cette occaſion, comme en bien d'autres, fort en défaut) ; eh bien, Monſieur, puiſque vos Français ont une maladie épidémique, il faut leur donner le tems de s'en guérir ; les tromper autant que vous pourrez, ne point craindre, pour y parvenir, de faire les hypocrites, feindre d'être patriotes, entrer en apparence dans les vues du peuple, faire des largeſſes aux pauvres, décrier ſous main & adroitement la conduite des Officiers Municipaux, celle de l'Aſſemblée Nationale, rendre les uns & les autres ſuſpects au peuple, pour qu'ils lui deviennent odieux ; vous procurer, à prix d'argent, des ſuffrages pour avoir, lors des élections, des Maires à votre main, des Officiers Municipaux, des Membres des Directoires de Département, des Juges, des Commandants des Troupes Nationales, vous attirer la bienveillance de celles de ligne, vous aſſurer de leur dévouement à votre cauſe ; quand vous en ſerez certains, leur remettre en mains les forces néceſſaires pour agir, entretenir la diviſion parmi les troupes citoyennes, & former entr'elles divers partis pour qu'elles ſoient moins dangereuſes, quand il en faudra venir aux coups déciſifs. Au reſte, quand il ſera queſtion d'un coup de vigueur, la nobleſſe peut compter que l'Europe entière prendra ſon parti ; l'Egliſe n'a pas moins d'intérêt que vous à voir rétablir l'ancien regime, & moi je perds plus qu'aucun au changement que la France vient de faire à ſon gouvernement.

Ainsi parla le Pape & donna sa bénédiction au Duc...., qui me raconta cette intéressante conversation, que son importance ne me permit point de confier au papier pour la rendre publique en France, de crainte qu'elle ne fût interceptée dans un pays où l'aristocratie appesantit un bras de fer sur quiconque est assez hardi de traverser ses projets. Nous partîmes le surlendemain pour Venise, où se rendit toute la cohue aristocratique; qui y vît dans la dissolution la plus marquée. En un mot, les uns & les autres, au milieu de leurs projets & de leurs débauches, donnent d'eux une idée si désavantageuse, qu'ils sont en horreur aux Vénitiens, quoique ceux-ci ne soient que des esclaves dissolus & rampans.

Vous devez voir, Français, par les détails exacts & certains que je vous trace aujourd'hui, que de retour en ma Patrie, la liberté me fournit les moyens de vous publier combien vous devez être en garde contre vos ennemis, & redoubler d'efforts pour empêcher leurs desseins de réussir. Le pouvoir est en vos mains, ne souffrez pas que sous aucun prétexte un noble soit mis en place, autrement attendez-vous tôt ou tard à être trahis. Si quelqu'un d'eux fait naître le moindre soupçon dangereux dans sa conduite, n'hésitez point à le sacrifier à votre ressentiment. Il vaut mieux qu'une personne périsse, que si la Patrie est en danger.

Par un Patriote Français, témoin oculaire arrivé nouvellement de Rome.

BOURLAIS, Secrétaire.